

Une méthode

Nicolas Sarkozy possède d'incontestables qualités de séduction. Il en tire sa méthode de gouvernement. Une méthode pour faire passer les choses qui fâchent : le sourire. Un sourire mêlé de conquérant et d'embobelineur.

On se souvient que Mitterrand, avec son style propre, en usa largement en son temps, notamment face à un Giscard coincé ou un Chirac seulement jovial. La leçon a été retenue.

Cette méthode a justement été celle qui a été adoptée par le nouveau chef de l'État lors du sommet de Bruxelles des 21 et 22 juin derniers.

Le cas du pas de deux qu'ont joué Angela Merkel et Nicolas Sarkozy est singulièrement significatif de cette « manière » de gouvernement. Il s'agissait moins de trouver de vraies réponses politiques à la crise qui a paralysé l'Union européenne après les Nons français et hollandais, que de renforcer leur crédibilité personnelle de chef d'État en politique intérieure, chacun chez soi. C'est vrai pour Angela Merkel qui a vu sa courbe de popularité nationale grimper à un niveau record depuis qu'elle occupe la présidence de l'Union. C'est tout aussi vrai pour Nicolas Sarkozy qui doit ménager l'aile européenne de son parti autant que rassurer la « droite » de son électorat après une « ouverture » à gauche, certes astucieuse sur un plan tactique, mais déconcertante pour bien des Français, notamment dans les couches populaires encore excédées par le laxisme chiraquien en matière de sécurité des biens et des personnes, de protection morale et d'emploi, d'identité et d'indépendance nationale.

De quelle nature est ce compromis arraché soudain à l'heure du petit-déjeuner, juste avant de se quitter, alors que toutes les négociations piétinaient encore la veille au soir ? Triomphe de la méthode sur le fond, est-on tenté de conclure.

Le « Traité modificatif », pour ce qu'on en sait aujourd'hui alors que sa rédaction ne sera proposée qu'à la fin 2007, semble conserver l'essentiel du contenu de la défunte Constitution.

La psychologie politique de Nicolas Sarkozy est tout entière dans cette méthode : traiter un problème vite et, en apparence, bien, mais sans que les questions de fond soient réellement réglées ; il le fait, consciemment, inconsciemment, pour se libérer d'un champ de bataille agaçant afin de mieux se livrer au combat suivant. Traiter, traiter encore, traiter toujours tout et avec tous dans l'unique préoccupation d'avancer et avec la persuasion qu'un problème à moitié réglé l'est, en fait, aux trois-quarts pour cette bonne raison que ce règlement a l'avantage de vous mettre ou de

sembler vous mettre en meilleure position pour aborder le problème suivant. Et ainsi de suite.

Toutes proportions gardées, et toutes choses étant égales par ailleurs, le système ne peut manquer de faire penser à Bonaparte, allant de victoire en victoire qui n'étaient jamais en fait que des demi-victoires n'apportant pas de solutions de fond aux vrais problèmes posés et, au contraire, en suscitant d'autres plus compliqués, jusqu'au moment où les demi-victoires devinrent des demi-défaites avant de se précipiter en défaite conclusive et finale.

Il ne faut pas souhaiter à Nicolas Sarkozy d'être pris dans un tel enchaînement, mais un politique ne peut prétendre échapper aux conséquences des principes qu'il a posés et des méthodes qu'il a préconisées.

Cet été, il sera possible de se rendre compte à propos de quelques réformes décisives si tel est bien le cas. La réforme emblématique de l'Université sera un test révélateur.

Cependant Sarkozy s'est engagé devant un électorat, somme toute, majoritaire à faire les vraies réformes que les Français compétents, industriels, fortement impliqués dans la vie économique, politique et sociale, attendent avec impatience, même si les démagogues cherchent déjà de toutes les manières à créer des blocages et des refus, raisons d'être de leur existence politicienne. Il a répété ses engagements pendant sa campagne électorale vigoureusement menée dans ce sens, ce qui lui a donné la victoire ; il les a répétés encore devant sa majorité et même devant l'opposition en l'invitant à passer avec lui un pacte réformateur. Soit, bonne idée.

Mais – car il y a un mais – il ne faudrait pas que Nicolas Sarkozy en vienne à changer peu à peu de direction sous prétexte de continuer à avancer, de faire des compromis qui aillent au contraire des intentions premières, de tenir des discours contradictoires où le sourire et la séduction dissimuleraient des manœuvres pour concilier tout et tout le monde sur des formules approximatives. Viendrait un moment où plus personne ne comprendrait. Il n'est pas possible de mentir à tout le monde en même temps sur le même sujet. La vérité des faits, des choses et des gens finit par exploser au visage. Le sourire de la méthode alors ne jouera plus.

Redisons-le : ce n'est pas ce qu'il faut souhaiter à Nicolas Sarkozy. Il a dit qu'il n'aimait pas le mot « reniement ». Les Français non plus. Mais qu'il prenne garde à des mécanismes institutionnels qui pourraient l'entraîner plus loin qu'il n'avait même prévu. Y a-t-il seulement réfléchi ? Et bien, qu'il prenne au moins le temps de réfléchir. ■

*Il a dit qu'il n'aimait pas les « reniements ».
Les Français non plus.*